

Les Lanciers Numériques

Pierre Bayle



Pierre Bayle

Les Lanciers numériques

© Pierre Bayle, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6751-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

J'avais prévu de passer tout le mois d'octobre 2019 en Équateur, pour revoir une communauté amazonienne Achuar déjà visitée deux fois et en profiter pour en visiter deux autres, une Shuar et une Waorani¹. Retrouver une nouvelle fois l'expérience du tourisme communautaire qui consiste, en sacrifiant le confort du voyage, à partager le quotidien de la vie des familles indigènes pour mieux en comprendre les traditions, la mentalité et leur apprentissage particulier de la vie moderne et des technologies accessibles.

Je n'ai rien d'un anthropologue et ma culture de la forêt tropicale se limitait à *L'oreille cassée*,

Tintin chez les Picaros et autres romans d'aventure. Mais j'étais depuis toujours attiré par cette forêt amazonienne, immense et impénétrable.

Et puis, le déclic : il y a trois ans, *Anent*, une autre bande dessinée, celle d'Alessandro Pignocchi, à la fois ornithologue, anthropologue et dessinateur de talent, à la fois Hergé et Tintin, racontait l'histoire d'un petit village, Napurak, créé par une communauté Achuar. Une communauté que, quelques décennies auparavant, l'anthropologue Philippe Descola avait connue et étudiée². Dans sa remarquable bande dessinée, Pignocchi décrivait la même famille à deux générations de distance, passant de la couleur pour la situation actuelle aux flash-back en noir et blanc pour l'époque décrite par Descola. Une fresque humaine et familiale qui me donnait envie d'aller voir la réalité de plus près, ce que l'anthropologue m'avait incité à faire.

Après avoir abordé avec beaucoup d'appréhension et de modestie la somme de Claude Lévi-Strauss « *Tristes Tropiques* », j'ai découvert que ça se lisait comme un roman d'aventures, sauf que c'étaient de vraies aventures, pas du roman. Dans la foulée j'ai lu Descola, et je me suis projeté dans ce bout d'Amazonie où les méchants Jivaros ne sont plus des réducteurs de têtes, les missionnaires les ayant assagis...

Une première immersion en août 2017 m'ayant laissé des étoiles dans les yeux, une fois le souvenir des moustiques effacé, j'y suis retourné avec ma tendre Marie-Hélène en mars 2018 pour lui faire partager ma découverte : une nature sauvage et intacte et pas si redoutable que ça, des gens accueillants et

d'une grande gentillesse, des surprises étonnantes dont la moindre n'était pas que, même sans téléphone ni aucune autre connexion, ils étaient déjà entrés dans la 4^e dimension, le monde d'Internet.

Et j'ai pu constater, au fil des contacts noués au cours de ces trois années, d'amis réels en amis virtuels, combien ces communautés indigènes, assez coupées des médias nationaux du pays, avaient créé leur propre réseau d'information en empruntant les canaux multiples des médias sociaux. Par Facebook, j'avais été contacté par des dizaines d'amis des communautés Shuar et Achuar et non seulement j'arrivais à les suivre quand ils m'informaient des naissances, des mariages ou des réussites scolaires, ou qu'ils m'envoyaient des photos de pêches ou de chasses miraculeuses, mais je constatais, en suivant les commentaires échangés entre eux, qu'ils s'organisaient en société parallèle, dialoguant dans leurs langues et partageant des mots d'ordre.

Bref, ils étaient prêts pour ce que j'ai eu la chance de découvrir en temps réel : la structuration d'un soulèvement à l'échelle nationale, le *levantamiento*, arrivant à faire converger jusqu'à la capitale des militants des organisations indigènes depuis les coins les plus reculés et les plus isolés de la forêt vierge, suscitant des barrages sur tous les grands axes de circulation du pays, puis transmettant le mot d'ordre du démontage au bout de onze jours de grève dure et après avoir obtenu satisfaction, toujours en temps réel avec la plus parfaite synchronisation. Tout cela grâce aux *lanceros digitales*, les guerriers numérique armés de leur lance et de leur connexion. Une nouvelle génération de jeunes qui se réclament de leur identité culturelle, avec la langue et les traditions de chaque groupe, mais qui en même temps ont compris et apprivoisé le formidable outil informatique.

C'est donc une chance extraordinaire que j'ai eue, tout-à-fait par hasard, de vivre le début du soulèvement à Quito puis de réussir à joindre ces trois communautés éloignées pour y tâter la température et suivre avec elles l'évolution d'une crise tendue et incertaine, dont l'issue n'a été due qu'à leur très forte cohésion, au-delà de leur appartenance spécifique à tel groupe ethnique ou linguistique, et à la prise de conscience de leur solidarité collective. Ce journal de voyage est moins mon récit que le leur, un récit à plusieurs voix où les distances considérables dans l'univers amazonien sont abolies par la connexion Internet, une vraie révolution.

1^{er} octobre 2019.

L'Équateur exactement



Arrivée en milieu de journée à Quito, capitale de l'Équateur, à treize kilomètres de la ligne du même nom, en un site qu'ils appellent modestement *Mitad del Mundo*, le milieu du monde. C'est déjà tard pour mon horloge interne réglée sur Paris mais avec les sept heures de décalage horaire je vais me forcer à rester réveillé car Anne-Gaël, une amie de l'Institut français d'études andines (IFEA), m'a invité à la rejoindre à l'Alliance française pour une conférence sur le cycle d'expéditions Humboldt-Bonpland en Amérique latine à la fin du 18^e siècle, une occasion aussi de faire le point avec elle sur la situation dans le pays.

Organisée par l'Alliance française et la Casa Humboldt, cette conférence du chercheur Cédric Cerruti raconte la série d'explorations d'Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland dans plusieurs pays d'Amérique centrale et d'Amérique du sud entre 1798 et 1804. Des expéditions qui vont rapporter en Europe une moisson d'informations sur la géographie, la botanique, la connaissance de la faune, les ressources économiques, mais qui vont surtout avoir un impact sur le mouvement d'émancipation des pays d'Amérique latine au profit des colons d'origine espagnole rejetant la tutelle étouffante de l'Espagne coloniale. Bonpland en particulier, porteur des idées de la révolution

française, va contribuer à une analyse très critique des structures économiques des colonies espagnoles qui ne permettaient pas un développement local. Tous deux, Humboldt et Bonpland, vont dans les deux décennies suivantes influencer les indépendantistes et critiquer la domination espagnole, ce qui aura des effets partout, de Cuba jusqu'à l'Argentine.

Une panne de paupières brutale – vers quatre heures du matin pour moi – me force à quitter la conférence, mais j'ai déjà ma propre conclusion : paradoxalement, ce qui est souvent perçu comme un mouvement de décolonisation, avec toute la mythologie de la révolution bolivarienne, est plutôt l'aboutissement d'un processus de colonisation, l'émancipation des pays d'Amérique latine donnant tout le pouvoir aux descendants des colons espagnols, sans considération pour les populations indigènes. C'est ce que je vais appeler abusivement « l'esprit pied-noir », qui fait que dans la plupart de ces pays c'est une bourgeoisie espagnole qui domine, celle des *Blancos Españoles Católicos* par symétrie avec les WASP, *White Anglo-Saxon Protestants*... Mais n'étant pas spécialiste, je ne peux pas me permettre de généraliser sur un antagonisme entre « blancs » et indigènes, tout au plus puis-je constater ici l'homogénéité parfaite des élites politiques et des journalistes dans les médias nationaux. Et l'effet de prisme déformant que cela constitue pour la perception des communautés indigènes sera criant dans les événements des jours suivants.

Dans l'après-midi, en me promenant dans la vieille ville, le souffle court à cause de l'altitude de Quito à 2.850 mètres, j'ai un mauvais pressentiment : sur la place du palais présidentiel, au cœur de la vieille ville, le parc d'habitude bondé entre promeneurs, cireurs et vendeurs ambulants est totalement désert, fermé par des grilles et gardé par la police. Je ne le sais pas encore, mais l'annonce attendue d'un plan d'austérité est très mal accueillie par la population, toutes catégories confondues, et pour l'instant les promeneurs du centre ville doivent se contenter de longer la grande place par son versant sud, la calle Venezuela, en jetant des regards fermés vers le Palacio Carondelet, palais présidentiel et siège du gouvernement.

2 octobre. Les guerriers de la toile



Journée tranquille. Faussement tranquille. La publication du décret 883 qui comprend un paquet de mesures d'austérité « suggérées » par le FMI et aussitôt baptisé *el paquetazo*, va provoquer dans la soirée une explosion de colère généralisée, dont je ne perçois pas tout de suite l'ampleur. En début d'après-midi, je retourne vers la vieille ville et m'aperçois que les rues menant aux abords du palais Carondelet sont barrées par des cordons de policiers pour l'instant assez discrets mais vigilants. Comme il pleut et qu'il fait froid, je me réfugie non loin de la grand place à la *Republica del Cacao*, un salon de chocolat (salon de thé serait inapproprié car c'est ici le temple du chocolat).

C'est officiel, raconte *El Telegrafo* du jour, le gouvernement équatorien veut doubler sa production du cacao, pour passer d'un chiffre d'affaires de 700 millions de dollars en 2018 à 1,4 milliard de dollars en 2030. Le responsable du Projet Café-Cacao au ministère de l'agriculture vient de l'annoncer, dans le cadre du programme « Équateur, pays du meilleur chocolat », car c'est ce pays qui a « inventé » le cacao et qui prétend en avoir toujours la meilleure qualité.

Si ce sont les civilisations mexicaines qui ont développé l'art de préparer le

chocolat, il n'y a plus de doute sur l'origine botanique et la production de la fève en Équateur, plus de 3.500 ans avant J.C. Un archéologue français, Francisco Valdez, a localisé cette origine dans le canton Palanda de l'actuelle région de Zamora Chinchipe, dans le sud de l'Amazonie équatorienne, précise le quotidien. Les vases qui y ont été exhumés contenaient des fèves de cacao qui ont pu dater exactement leur origine.

Comme je pose des questions à la serveuse sur l'origine du cacao, elle a la gentillesse de me prêter l'exemplaire de travail, plein de corrections et d'annotations, d'une thèse universitaire non encore publiée sur le « *Gran Cacao* », de Veronica Costales, en dégustant un chocolat chaud très pur. L'étudiante a enquêté sur l'histoire du cacao qu'elle raconte avec de savoureux détails, après avoir consulté archéologues, agronomes, historiens et économistes.

Selon elle, si les populations indiennes de cette partie accidentée de l'Amazonie avaient découvert les vertus énergétiques de la fève de cacao, ce sont étonnamment les singes et les écureuils qui, en appréciant la pulpe douceâtre du cacao, contribuèrent à l'extension géographique de cette plante dont ils emmenaient les fruits et répandaient ainsi les graines. Le cacao fut progressivement cultivé dans les provinces de Macas (Morona-Santiago), de Tena (Napo) et jusqu'à la frontière colombienne. Les indiens d'Amazonie fournirent le cacao aux populations plus développées des civilisations andines et on pense que le cacao commença à être cultivé au début du 12^e siècle, puis commercialisé auprès des autres peuples de la région, jusqu'au Mexique.

Ce sont en fait les Mayas puis les Aztèques qui ont développé le breuvage du chocolat avec ses propriétés stimulantes, ce qui en faisait une boisson sacrée – bien avant que les Européens ne baptisent le chocolat « la boisson des dieux ». Les Mayas l'avaient nommée *kai kale*, la boisson amère, ce qui fut transformé par les Aztèques en *cacahuatl*, notre chocolat.

Les conquistadores espagnols découvrirent le cacaoyer au pays de l'El Dorado, l'Équateur, et constatèrent que la fève avait une certaine valeur puisque les Indiens s'en servaient comme monnaie. Lorsque Cortès conquiert le Mexique, il fut reçu par l'empereur aztèque Moctezuma II qui lui tendit une coupe en or avec du cacahuatl. Mais les Aztèques buvaient le chocolat froid, avec du maïs et des épices, et sans sucre donc amer. Pour être accepté et apprécié en Europe il fallait encore le sucrer, ce que firent les Espagnols en le servant chaud.

Très vite le cacao va devenir une denrée recherchée, et les Espagnols commencent à l'exporter de Guayaquil vers 1593. Les bateaux transportant le cacao sont aussi convoités que ceux transportant de l'or et attaqués par les pirates et les corsaires. Mais si les Espagnols savent apprécier ce nouveau cacao, ce sont les Italiens, Français et Anglais qui vont en percevoir le caractère exceptionnel et développer l'industrie du chocolat. La découverte du chocolat chaud en Europe est une révélation qui va devenir la mode des souverains et de leurs cours. Charles Quint, les Médicis et surtout Louis XIV et Marie-Thérèse contribuent à en imposer la mode. Versailles devient un palais du chocolat, que le roi offre à la cour et à ses invités.

Détail amusant selon cette doctorante, les Jésuites vont activement participer à développer le goût et la consommation du chocolat en Europe, un péché véniel de gourmandise, tout simplement parce qu'ils sont eux-mêmes producteurs : en 1689 ils exploitaient 51.000 cacaoyers en Équateur...

En 1922 les plantations de l'Amazonie équatorienne sont dévastées par des virus et la chute du commerce mondial, avec la crise qui culmine en 1929, va profondément déstabiliser l'économie équatorienne avec la chute de la monnaie nationale, le Sucre. Beaucoup de planteurs qui s'étaient endettés en spéculant sur leurs profits futurs font faillite et les concurrents de l'Équateur développent leur propre production de cacao : Ghana, Nigeria, Côte d'Ivoire et Brésil notamment qui vont occuper une place croissante dans les décennies suivantes.

Avec une production de quelque 300.000 tonnes de fèves en 2018, l'Équateur veut restaurer sa position face à ses concurrents dont la Côte d'Ivoire (1.250.000), le Ghana (900.000), l'Indonésie (220.000), le Cameroun (250.000), le Nigeria (245.000) et le Brésil (195.000). Avec le Pérou et la Colombie, l'Équateur a créé le groupe « *Cacao arriba* » pour promouvoir leur cacao, le vrai...

Dîner avec Anne-Gaël et Etsa Franklin Sharupi, un jeune Shuar qui maîtrise totalement la communication numérique et travaille à cheval entre sa communauté de Consuelo, dans la province de Pastaza, et la capitale Quito car c'est l'un des porte-parole des organisations indigènes. Il est *lancero digital*, lancier numérique. L'expression, qui évoque un porteur de lance indigène se battant dans le monde virtuel, est née chez les nations indigènes de l'Amazonie